

Alain Coulange

La ville dort dans la pensée

I

La ville dort
dans la pensée
elle tressaille
— si loin —

jamais l'eau claire
qui gicle de la bouche
aplatie du rocher
n'effacera la magie de la mer

— si loin —
dans la pensée
on ne mesure plus la distance
seulement l'épouvante de l'éloignement

— si loin —
la mer pourrait remonter
jusqu'à ses bords anciens
puisque la ville dort
que nul n'y accorde
aucune importance

— si loin —
le sommeil est conducteur
on entend distinctement des vagues
elles vont déborder
la ville
presque la noyer

— si loin —
ce port cette mer
devenus inexprimables
rien à attendre de la pensée
elle est trop lente

— si loin —
la distance oblige
à des efforts incertains
triste est cette incertitude

— si loin —
prendre le premier train
réduire brutalement la distance
réapprendre
ne plus avoir honte de l'éloignement

II

Tombé
si bas
— si loin —
à l'opposé

la maladie
sa diffusion
sa dispersion
ne faire autre chose
autrement
que s'opposer fermement

trop de combustion
tant de moyens
du fait qu'ils agissent
sont des moyens fautifs
toutes les choses qui existent
devenues limites
on ne peut plus rien franchir

— si loin —
dans le sommeil
les liens sont lâches

diverses sortes de paroles
en quantités indéfinies
et les mailles les filets
les mots tressés
à des peines trop vives

— si loin —
apparaissent des vies
elles ne sont plus exquisées
mouvements figés
plus jamais fluides

l'œil
sans la compréhension des surfaces
des axes des plans
défait
comme mort à son tour

la ville tremble
dans le sommeil
flexion
corruption de la pensée
par la distance

III

La ville
n'existe plus
le sommeil l'a dévastée
et même s'il se retire

— si loin —
où poser son regard ?
cette pensée est sans repères
la possibilité d'un horizon
supposerait un courage
que cette pensée ne porte plus

— si loin —
à partir d'un point de vue
unique et fixe et inhumain
on ne peut plus atteindre aucune rive
on peut mourir

— si loin —
on ne demande plus
mille choses à quelqu'un
on demande une seule chose
à soi-même

— si loin —
dans la consternation de soi
le déséquilibre
la maladie suprême
c'est-à-dire visible
maladie venue
d'une absence de lien
d'un éloignement prolongé
de la mer

Août 1991

Frédéric Faure
Calaisiennes*

à J.-P. A.

*Le départ coûte plus que le prix du voyage —
Paris-Gravelines : 154 francs.
A chaque fois, s'imagine-t-on qu'on déménage ?
Allez, en train ! bon sang !
C'est à l'aube qu'il sied de s'extraire
De sa coquille citadine
Escomptant de nouveaux nuages à traire,
Des contrées plus salines.*

*Comme il vaut mieux se choisir une direction —
Aucune n'est arbitraire,
Parfois on se détermine sur un nom ;
Le Nord à lui seul fait l'affaire.*

• • •

*Tout nous encombre au moins autant que nous-mêmes
Des images passées le ressac
Et surtout plein à craquer notre sac
Allez-vous me dire où tout cela nous mène ?*

• • •

*Dans le métro
On tient la sangle
De son ballot
Comme si c'était
Rênes de monture*

*Cheval de fer
Attend à quai
Les voyageurs
Qui sont pâture
De son galop.*

* La première partie.

Si je passe le changement à Dunkerque, durant lequel je fis à deux reprises le tour de la place de la gare sans parvenir à me décider à entrer dans un seul café, je peux dire que je fus à Gravelines en un rien de temps. Trop vite, peut-être.

Dans la mesure où je l'avais presque érigé en but de voyage, il était de bonne guerre que Gravelines se dérobat, et même me refoulât par l'intermédiaire de ses habitants.

Leurs moues réprobatrices à l'encontre de leur ville, jointes à des réponses évasives (voire négatives) concernant l'existence d'un hôtel «à Gravelines même», se chargèrent de m'expédier sur Petit-Fort-Philippe, station balnéaire à 2 km de celle dont je n'oublierai pas de sitôt l'arrivée à la gare :

*Il faut attendre que le train parte
Pour quitter le quai —
Ilot entouré de rails —
Alors pour un instant
Vous en êtes le naufragé
Et vous lancez confusément
Un cri à blanc qui dans l'air s'enraye
Car c'est ici que vous vous sentez
Capable de brûler toute charte
Le train s'éloigne, vous pouvez traverser les rails...*

Va pour Petit-Fort (c'est ainsi qu'en raccourci la région l'appelle)!

Au fond, je n'étais pas mécontent de céder aux injonctions des gravelinois (que je soupçonne de vouloir se débarrasser à bon compte du moindre touriste — n'ont-ils pas à cet effet un «Pompes Funèbres» par rue?).

J'avais sans doute un peu hâtivement fait de leur ville un «but», tandis qu'à l'évidence — rendons grâce à ceux qui m'ont éclairé — elle ne pouvait être qu'un «prétexte», du simple fait qu'elle ne donne pas directement sur la mer.

J'entrais donc dans le vif du sujet salin — du moins le croyais-je — en me *rendant* à Petit-Fort.

La présence maritime y est indéniable, mais la mer échappe à toute prise directe. Elle semble se défiler indéfiniment dans le lointain. Et on a beau vouloir s'en approcher (soit par la jetée, soit par l'immense grève — qui disloque toute notion de plage) on ne parvient pas à la toucher (ne serait-ce que du pied).

Quand bien même on y réussirait, on pressent qu'il faudrait encore parcourir au moins une distance équivalente avant de perdre pied et de s'immerger entièrement le corps.

*Autant dire qu'on renonce très vite à se baigner.
Le soleil pourrait sans peine faire bouillir de l'huile :*

*Pour tout nageur on ne compte que frites et beignets.
L'air vif s'abat sur le citadin comme une tuile.*

*Saisi par le remords on retourne à Gravelines,
Désireux de revoir son impassible Aa,
Lequel, époustouflant, vous arrache un : « Ah ! Ah ! »
Aux abords de la gare, gisent d'obsoletes berlines.*

*A cet endroit précis, le fleuve semble un étang :
Les pêcheurs à la ligne mesurent l'aplomb du temps.*

o o o

Etait-ce un des ouvriers
De chez TARLIN FRERES
CHAUDRONNERIE FER ET CUIVRE
Qui, après cinq ou six bières
(Gageons qu'il était ivre),
Fit sauter, près de la voie ferrée
(Tout comme l'usine maintenant, désaffectée),
Cette capsule que le temps a rouillée ?

o o o

AMBULANCE DOUILLÉ !
(Rassurant ?)

o o o

*Tester les sables
Tester les bancs
Tester les ciels*

*En périssable
En frais néant
En brin de sel*

o o o

La sentence de celui qui débarque :
Quelques constatations s'imposent.

o o o

Le DÉphaSage.

° ° °

Le déPhASage.

° ° °

Encéphalogramme architectural : _____

° ° °

Hôtel Phoenix :

(60 F)

Pas de cendre, mais des mouches.

Robinet défectueux.

Le morceau de miroir des suicidés.

Lit-guimauve.

° ° °

Rue du Saumon. Rue du Hareng.

° ° °

A neuf heures du soir, j'avale mes premières Moules-Frites arrosées d'une *Facon* (bière pression du cru) : l'amorce d'une intégration...

° ° °

Dépouille crépusculaire : la tension tombe. (Comme un mur.)

° ° °

Soleil couchant : une orange, filtrée par le ciel, infuse dans la mer.

° ° °

Les chasseurs, fusil à l'épaule, embusqués sur les bords de la jetée, attendent avec leur chien les vols groupés d'oiseaux de mer.

° ° °

Berceuse :

« Canards,
« Sarcelles,
« Vanneaux,
« Macreuses,
« Barges,
« Chevalier,
« Pluviers,
« Hérons,
« Etc. » (*Les Guides Bleus (Nord de la France)*; éd. 1952).

o o o

Détonations.

o o o

Un kilo de plumes?... Un kilo de plomb?..
(La preuve n'est pas encore faite...)

o o o

L'oiseau
Qui s'isole
De son essaim
Avant que le chasseur
S'en charge
En chargeant de plomb
Son destin.

o o o

En se fermant, leurs volets font un bruit de mitraillette.

o o o

La nuit tombe —
Bleu de Chine
Sur le petit port.

o o o

De ma fenêtre, j'avise les oies, décidé à partir au plus tôt de Petit-Fort-Philippe,

*Adieu chambre vétuste...
Au papier peint lacustre...
Qui n'explique qu'à moitié...
Ces plaques d'humidité...*

Je me vois contraint de réveiller la patronne de l'hôtel (un peu confuse d'être prise en délit de «grasse matinée» — au demeurant, il n'est pas encore 7 heures, et c'est dimanche !

Madame, c'est moi qui suis confus).

Je m'apprête à combler à pied les 18 km qui me séparent de Calais, espérant que la journée suffira.

En un quart d'heure, j'y fus.

*Car en bas on m'attend
(Ce que je ne sais pas) —
Tout arrivera à temps
Pour qui ne s'y attend pas —
C'est un couple d'allemands
Qui m'emmènera au Pas.*

° ° °

Défile la campagne.
Une nappe de brume
ne dépasse pas les toits.

° ° °

Les allemands me lâchent dans Calais. (Remerciements trilingues.) Le boulevard est désert.

° ° °

« L'escale » à Calais :

Pour la plupart des gens, Calais n'est qu'une ville d'escale (avec tout ce que cette notion contient de mépris et d'impatience). J'étais également décidé à la considérer comme telle — les circonstances y incitaient d'autant qu'une braderie, pour plusieurs jours, rendait tous les hôtels, financièrement accessibles, complets — c'est du moins ce que prétendait le patron du *Mouton Blanc* (premier hôtel auquel je m'étais adressé).

Je songeais donc, sans plus attendre, à poursuivre mon périple sur la côte qui longe la Mer du Nord, en direction de Boulogne-sur-Mer, désireux, dans un premier temps, de me rendre à Wissant (dont sa position médiane entre les Caps Blanc-Nez et Gris-Nez me semblait constituer une attraction suffisante).

(Je n'irai, en fait, pas à Boulogne et ne passerai que quelques secondes à Wissant (sans le regretter le moins du monde) ; quant aux Caps, c'est une autre histoire...)

En progressant vers la mer, au détour d'une rue qui m'attira par sa ressemblance avec certaines rues londoniennes, je tentai ma chance, sans y croire, auprès d'un second hôtel.

Celui-ci, guère troublé par la braderie — en avait-il même entendu parler ? —, m'offrit, sans coup férir, une chambre spacieuse et propre, donnant de surcroît sur un attrayant jardin public, le tout pour une somme modique.

C'est ainsi qu'« escale » devint « séjour »...

o o o

Calais mérite qu'on s'y attarde.

Si elle doit retenir l'attention, ce n'est pas tant par ce qu'il y a à y voir (encore que cela ne soit pas négligeable) que par une de ces absurdités de l'Histoire qui pourrait bien servir de point de départ à un sketch de Raymond Devos.

En vérité, il y a deux Calais.

La vieille ville, mais qui, détruite pendant la seconde guerre mondiale, a été reconstruite en une nouvelle.

Et la ville nouvelle, qu'on appelait ainsi au XIX^e siècle parce que c'était la ville industrielle, et qui par contraste, paraît plus ancienne.

De sorte que le voyageur sera toujours plus ou moins perdu dans Calais. J'ai eu beau faire une bonne dizaine de fois la navette entre les deux villes — comme pour vérifier l'impossible, je n'ai pas réussi à m'y faire.

Et je crois bien que si mon hôtel n'avait pas été situé exactement à la lisière des deux, je ne l'aurais pas rejoint à chaque fois avec la même désinvolte facilité.

o o o

La rosée sur les bancs.

o o o

Un retraité, sur la promenade, tôt le matin.

Pantalon bleu toilé,

Polo beige,

Chapeau de paille,

Binocles,

Pommettes saillantes et rubicondes du Canada,

Narines et sourire figés,

Canne.

o o o

Ah ! ces jardinets de marins !

° ° °

Le cimetière militaire :

Les anglais ont le sens du recueillement.

Comparés aux bimbeleries mortuaires du cimetière adjacent, qui prêtent plus à sourire qu'à émouvoir, ces alignements (... 4A, 4B, 4C, 4D, 4E, ...) de simples dalles dressées sont d'une grande efficacité.

DM / 207256

LANCE CPL

J.J. PASSMORE

Royal Army Service Corporation

28th February 1919

Age 24

En écartant la ronce, au bas de la pierre on peut lire :

No mother to close bis eyes

Far from his native land he lies

Je goûte encore un peu la soie verte et luisante du gazon ; c'est ici qu'il faudrait vivre !...

° ° °

La braderie du Vauxhall. Sur plusieurs rues, de tout.

Acheter humanise.

(*Le paria des îles* (1 F) ; *Benito Cereno* (3 F) ; un disque de G. Ouvrard (5 F) ; une paire de chaussettes (8 F)).

° ° °

Il n'est pas rare qu'avant de les voir *grandeur nature* (je suis peut-être même passé devant sans y faire attention), je découvre les monuments de la ville aux tourniquets des cartes postales (que je crois, à Calais, sans me vanter, avoir tous fait tourner au moins une fois).

Ainsi de l'édifiante statue de Jacquart (l'inventeur du métier à tisser) et du monument dédié aux Marins du Pluviose.

° ° °

Furia de timbres. Évidemment, c'est le dimanche qu'on veut écrire...

° ° °

Les gens de la vieille ville (comprendre la nouvelle) sont incapables de m'indiquer avec précision une boîte aux lettres.

° ° °

Le monument de Rodin consacré au bourgeois de Calais ne manque pas d'allure mais :

— Que devient un sacrifice lorsqu'on est gracié ?

° ° °

Attention mesdames et messieurs :
EXPOSITION itinérante d'Europe
de Sciences Naturelles
EXOTARIUM
Des mygales géantes vivantes
«Céphalothorax...»
EMPIRE SCIENTIFIQUE
D'araignées d'Amazonie vivantes
GATORLAND

° ° °

*On veut faire local
Et on prend comme tout un chacun
(Du jeune au policier)
De ces petites barquettes de frites
Remplies deux fois leur contenance
Ce qui ne facilite pas leur préhension
Naît vite une sorte d'appréhension
Et pour ne rien vous cacher l'on perd contenance
Craignant de renverser ou la sauce ou les frites
(Chaudes à se brûler)
On en sacrifie deux trois voire quatre au sable fin
Puis sous la langue on s'en cale
Une rugueuse épaisse
(Sont-elles même épluchées)
On en mangerait des caisses
On ne peut plus s'en passer.*

° ° °

Les Italiens sont légion. Qu'est-ce qui peut bien les attirer dans ces pays rugueux ? Certainement pas les pizzas ! (J'ai le souvenir d'une galette qu'on aurait pu se dispenser de m'amener : l'assiette seule, barbouillée de sauce tomate et parsemée de dés à coudre de pneus aromatisés au jambon, aurait tout aussi bien convenue.)

o o o

La plupart des restaurants sont calfeutrés.
On ne voit pratiquement pas à quoi ressemblent les salles intérieures. Ce qui rend toute hésitation vaine.
(N'importe lequel sera de toute façon meilleur que celui qu'on a choisi.)
Je résoudrai le problème en optant définitivement pour des repas complets aux friteries (moins chères et d'une constance qui force le respect).

o o o

Ce n'est pas faute d'avoir essayé les cafés (comme par un fait exprès, je ne suis tombé que sur des tables bancales) : j'écris plus facilement enfermé à l'hôtel.

o o o

— Eéééh, monsieur ! Vous êtes bien la chambre 201 ?
— Oui. (Corps et âme.)
— Vous pouvez me régler ce soir, parce que demain matin, y'aura personne...
— Je crois que j'vais rester encore une nuit.
(A quoi tiennent les décisions...)

o o o

Nuit criblée de moustiques.

o o o

Je quitte Calais pour la journée. (Vous verrez pourquoi on peut difficilement parler d'excursion.) Nous sommes trois dans le bus.

o o o

Franc-parler :
Une jeune fille (avec l'accent d'avalanche de cailloux du Nord) : « L'était blanc comme un mort. »

o o o

Sur la route, un panneau indique : *Musée du Transmanche (?)*
(On nous cache quelque chose...).

o o o

Comme souvent (on serait tenté de dire : toujours), plus que le but (lequel, une fois fixé, prend un malin plaisir à s'annuler), que « la chose à voir » (en l'occurrence, rien — le Cap serait d'ailleurs plutôt, dans le meilleur des cas (c'est-à-dire par temps clair), « une chose d'où voir »), c'est le trajet nécessaire pour atteindre ce but qui s'avérera comporter la plus grande dose d'intérêt.

o o o

Le chauffeur me laisse à Tardinghen au pied du cimetière sous un ciel plombé. Pas un chat.

— Vous prenez le chemin, là, puis c'est tout droit.

*J'entame les 6 km qui conduisent à Gris-Nez par la pleine campagne.
Une pluie fine, à peine perceptible, délicieuse, m'accompagne.*

Je me laisse porter par la pente : puis, dans la montée, soudain m'arrête

*Et lance pompeusement un coquelicot
Sur le champ de blés jaunes
On dirait un Miro,
Ou la goutte de sang d'un icône —
Vivant tableau sans brosse,
A deux pas du blockhaus.*

Les salades m'apostrophent :

— L'odeur du fumier n'est pas moins vivifiante que l'air du grand large !

o o o

Le Tombeau d'un hérisson :

*Et par un coup du sort à vivre on nous condamne ;
Par un autre on nous somme de quitter nos pénates ;
Et pour l'un comme pour l'autre pareillement on ahane —
Est-il une destinée moins franchement scélérate ?*

*Car tel tu m'apparus sur le gras macadam,
Le ventre démesuré par d'énormes boursouflures
Agglutinées de mouches — auxquelles profite le dam.
Sous la pression fatidique d'un pneu de voiture,*

*Tu finis ta course exemplaire de nid d'aiguilles
(Sans réussir à dégonfler la chambre à air).
Pour toute consolation, avant que tu ne grilles,*

*Reçois de ce tombeau la protection solaire ;
Mais qu'éternellement puisse se percevoir ton cri
Ultime, strident, silencieux, sur ta face inscrit.*

o o o

Cap Gris-Nez :

Se méfier des points de vue. (Surtout par temps de brouillard.)

Août 1988